

Vers Edouard portez ma triste voix ;
Car de la nuit l'humide et froide haleine
Glace mon sein qui tremble sous mes doigts.

“ Il ne vient pas et sa pauvre Louise
Dans la nuit sombre attend toujours en vain ;
Va-t-il laisser au souffle de la brise
Périr de froid la fleur sur son chemin ?

“ Cher Edouard, pourquoi briser ma vie ?
Si jeune encore et verser tant de pleurs.
Mais tendre rose, à sa tige affaiblie,
L'aquilon souffle avant l'aube et je meurs.

“ Il n'entend plus la voix de l'orpheline
“ Dont les accens faisaient vibrer son cœur ;
Froide et tremblante au haut de la colline
Elle n'est plus que l'enfant du malheur.

“ Il dort là-bas, sur la terre étrangère
Parmi les preux qu'a frappé le trépas.
Cessez vos chants et que pleure sa mère
Car Edouard, non, ne reviendra pas.”

“ On entendait encor ces mots dans la nuit sombre
“ Que le spectre à nos yeux disparaissait dans l'ombre.
“ Un silence suivit ce spectacle effrayant,
“ Présage qu'on n'osait rejeter qu'en tremblant,
“ Quand le bruit d'un coursier rétentit dans la plaine.
“ Bientôt l'on entendit sur le parquet de chêne
“ Glisser en murmurant le sabre d'un soldat
“ Qui revenait des bords de la Monongahla.
“ Dans le château soudain un bruit confus résonne,
“ Et ton père pâlit, la force l'abandonne ;
“ De sa tremblante main la coupe avec fracas
“ Tombe sur le parquet et se brise en éclats—
“ Edouard n'était plus !—”

Puisse n'être ce songe
Qu'un présage trompeur que soufflait le mensonge
A l'esprit du sommeil qui flottait sur mes yeux.
Mais je n'ose sonder dans les secrets des cieux.
Edouard à ces mots a gardé le silence ;
Son cœur semble un moment, frappé par la puissance
Que le génie occulte évoque en sa frayeur.
Mais la raison bientôt domine dans son cœur.—
As-tu vu quelquefois flotter sur la campagne,
Louise, des brouillards, d'où là-bas la montagne
Paraissait s'élever comme du sein des flots.
Tes yeux cherchaient, en vain, nos verdoyants coteaux.
A peine le soleil commençait sa carrière,

Le brouillard se perdait noyé dans sa lumière.
Tel, devant la raison le rêve de la nuit,
Qui troublait le sommeil, se dissipe et s'enfuit.
Pourquoi tremblerions-nous devant un vain phantôme ?
Comme au sein de la Grèce, on vit jadis un homme,
Aux pieds d'un dieu qu'il fit, tomber saisi d'effroi.
Ne méconnaissons pas du sort ainsi la loi.
Et n'a-t-il pas été pour nous toujours propice ;
Ta sensibilité fait seule ton supplice.
Ce ciel brillant et pur accuse nos soupçons ;
Et tu sais qu'en doutant dès lors nous l'offensons.

Regarde l'oiseau qui passe
Doute-t-il de l'avenir ?

En voltigeant dans l'espace

Il ne songe qu'au plaisir.

Et quand l'air est serein et frais dans le bocage
Ne fait-il pas sans cesse entendre son ramage ?
Pourtant l'hiver viendra lui ravir son bosquet.
Et nous, un rêve vain nous trouble et nous distrait.

O délices de mon âme

Louise, ah oui ! les cieux nous seront bons ;

Ils souriront à notre flamme,

Car ils sont purs nos cœurs, comme l'air sur nos fronts.

Ta voix, cher Edouard, comme le frais zéphire

A versé dans mon sein le calme et la fraîcheur ;

Et ma crainte s'enfuit devant ton doux sourire

Je suis sûre toujours près de toi du bonheur.

Puis ces nuages passaient ;

Le ciel n'est pas toujours sombre.

Et ses yeux reparaissaient

Purs, son front n'avait plus d'ombre.

Ils répétaient ainsi leurs pensers d'espérance ;

Et les échos du soir couraient à demi-voix

Redire, leurs discours aux habitants des bois

Sous le bocage frais où régnait le silence—

Mais un jour un long cri passa sur les coteaux.

Et les armes ont brui partout dans les hameaux.

La guerre au Canada !—debout soldats de France !

Aux champs virginien déjà brille la lance.

Louise, tout-à-coup, se rappelle en tremblant,

Le songe affreux qui lui fit tant d'alarmes ;

Mais au château, déjà, se préparaient les armes,

Car le sang des Chamblys était noble et vaillant.

V.

Partout retentissait le clairon des combats ;
Les vassaux de Chambly se pressent sur ses pas.
Et plus d'un vieux guerrier à la démarche altière
Semble encore animer leur audace guerrière.
Leurs cœurs battent d'orgueil à l'aspect de ces preux.
Le coursier de leur chef frappant le sol poudreux,
Ronge au pied du château son frein couvert d'écume,
Impatient son œil ensanglanté s'allume.

Déjà le blanc panache ombrage, en balançant,
Sur le front d'Edouard, son regard menaçant.
A l'épaule en sautoir pendait sa carabine ;
Un stylet d'or brillait au bas de sa poitrine.—
Edouard ! Edouard ! sa mère en sa douleur.
Au milieu des sanglots le presse sur son cœur.
Mais Louise était là, debout, pâle, immobile—
Il la serre en ses bras ; en sa douleur tranquille
Elle ne peut parler, elle ne sent plus rien,
Son cœur serré respire à peine sous sa main.